

Les figures féminines dans *Des rêves et des assassins* de Malika Mokeddem

Djoher Sadoun

Université d'Alger 2, Algérie

Abstract: *The woman holds a special place in Algerian society. It is primarily grandmother, mother, sister and wife ... the statutes that confer regarding rights, legitimacy, in the sense that it is possible to rub the woman saw that the right promulgated by social or religious law. This is what was for long the relationships between men and women, because in these conservative societies, women represent the honor of the tribe, its purity is the guarantor and that of his family, his home. This is why it is subject to so many restrictions and confinements. The rise of religious radicalism and fundamentalism, saw appear new forms of deprivation that relate exclusively women. Considered a reincarnation of the devil, because of the temptations it brings, it will be relegated to a lower than man, lord in every sense of the dark creature whose only value lies in its offspring status. But the problem in the advent of the "new religion" is Algerian society itself, because in these 90 years, women from Independence or born at that time took an important place in nation building. Fighter weapons equally alongside their brothers in the bush, their status in the early years of freedom, has changed dramatically. They are not only mothers or sisters but above all women. They invest the street, privileged rights and working to build a democratic country where they think they have the place they deserve. The women we will paint a picture in the following pages, meet these criteria, but some have another "advantage", that of being in these times of hatred facing Algeria, abroad and more particularly in France. These are women who, for the most part, followed their husbands during the war, or who immigrated after independence in search of a better life for themselves and their children.*

Mots-clés : *enfant, mère, identité, femme, société, intégrisme, famille.*

L'écriture féminine, en Algérie, a suivi le même parcours que la littérature. Elle voit le jour, elle aussi, durant le colonialisme. Elle est une écriture du témoignage. Sa parution commence avec l'écrivaine Fadhma Ait Mansour Amrouche, qui dans *Histoire de ma vie*, raconte son destin tragique de fille illégitime dans la Kabylie conservatrice de l'époque coloniale. Comme pour cette pionnière de l'écriture féminine, bon nombre de femmes sont venues à l'écriture par le moyen de l'autobiographie. C'est en quelque sorte se dire pour pouvoir dire les autres. Car dans une société patriarcale, traditionnelle, une femme ne peut pas prendre la parole et encore moins utiliser le « je » dont seul l'homme, le chef de famille, peut se servir.

C'est l'accès à l'école, coloniale pour la plupart des écrivaines, qui a permis à ces femmes de sortir d'un univers presque carcéral par la lecture en premier lieu et ensuite par l'écriture libératrice. Mais dirait Simone de Beauvoir à la fin de son livre *Le deuxième sexe* :

Les femmes ne dépassent jamais le prétexte, me disait un écrivain. C'est assez vrai. Encore toutes émerveillées d'avoir reçu la permission d'explorer ce monde, elles en font l'inventaire sans chercher à en découvrir le sens. (...) Un des domaines qu'elles ont exploré avec le plus d'amour, c'est la Nature ; pour la jeune fille, pour la femme qui n'a pas tout à fait abdiqué, la nature représente ce que la femme elle-même représente pour l'homme : soi-même et sa négation, un royaume et un lieu d'exil ; elle est tout sous la figure de l'autre.

C'est ainsi que sont perçus les premiers écrits de femmes, une sorte de récits qui n'ont pour seule devise que de se dire eux-mêmes, à défaut de dire le monde mais surtout les maux du monde dans lequel elles évoluent.

L'écriture féminine, selon B. Didier est « surtout une écriture du Dedans : intérieur du corps, intérieur de la maison. Écriture du retour à ce dedans de la mère et de la mer. Le grand cycle de "l'éternel retour" ».

Mais cette vision archaïque de l'écriture féminine va évoluer avec l'évolution de la société, ou plus exactement dans son enlisement dans un processus de destruction interne. C'est ce qui c'est produit dans les années 90, où écrire était devenu la planche de salut de plusieurs femmes qui ont subi l'oppression au sein de leur propre société voire de leur propre

famille. Il est évident qu'écrire pour une femme dans cette phase de l'Algérie « noire » l'a met sur le même piédestal que l'homme, car confrontés à la même douleur, ils disent les mêmes peurs, les mêmes souffrances, mais chacun à sa manière, en privilégiant le sujet sur le style.

L'écrivaine que nous avons choisi d'étudier n'est autre que Malika Mokeddem qui, à cette époque, a produit de nombreux textes « littéraires », ou plus exactement de « littérature de contexte et d'environnement », comme le dit Zoubida Belaghueg dans son article *Le roman algérien 1990-2000*.

Dans son roman *Des rêves et des assassins*, paru en 1995, Mokeddem dénonce les sévices subis par la femme algérienne durant ces dix années du malheur. Nous avons choisi d'étudier à travers ce roman différentes figures féminines qui appartiennent à un *ici* imposé, l'Algérie, et un *ailleurs*, la France, qui promet d'être salutaire pour la femme algérienne dans sa recherche de soi qui se traduit dans ce roman à travers la recherche de la mère.

Notre étude sera basée sur deux femmes, sur deux mères : Keltoum - la mère absente et Khadidja - la mère courage.

1. Keltoum : la mère absente

Je vis un visage jeune, qui me souriait. Mon sentiment d'irréalité devint plus fort encore. Je n'avais jamais vu frémir ces traits. N'avais aucun souvenir de baiser, aucune parcelle de vie à insuffler à ce mot : mère. Il ne m'était que l'absence et l'inconnu. L'absence d'une inconnue. Le visage sur la photo n'y changeait rien. Je ne pouvais pas perdre une mère que je n'avais jamais eue. Ni éprouver du chagrin par procuration. Je dus faire un effort pour ne pas éclater de rire et froisser la femme. Car sa peine m'intimidait et m'excluait davantage. (Le manque et l'outrance, pp.25-26)

C'est à partir de ce passage que se construit secrètement chez Kenza, l'héroïne du roman, l'idée d'aller sur les traces de la mère. L'invitation de Zana Baki, amie de cette dernière, étant une incitation à entreprendre ce voyage, Kenza traversera une mer qui la mènera à la découverte de l'absente et par conséquent à la découverte de soi. Le mot mère parcourra ainsi tout le roman et constituera l'étape initiale de toute entreprise de départ.

À la différence des autres personnages qui prennent la parole à un moment donné du récit, Keltoum est convoquée par le biais des souvenirs des personnages présents. Elle est absente, physiquement, dans tout le roman, elle ne vit que dans la mémoire de celles et ceux qui l'ont connue, aimée et aidée. Keltoum est donc une « impression » qui se présente à nous sous différentes facettes, celles que veulent bien lui donner ceux qui en parlent. D'ailleurs, en parlant de sa mère dans le chapitre I, *Le manque et l'outrance*, Kenza utilise souvent l'expression « *Il paraît* » qui marque le doute et l'hésitation de la narratrice quant à la véracité des informations relatées. Comme dans le passage suivant :

Il paraît que ma mère m'a enlevée lors de l'un de ses retours à Oran. Que pendant quinze jours mon père a écumé la ville et battu son épouse. Il paraît qu'on m'a retrouvée en bas de l'immeuble, le jour où ma mère reprit le bateau pour la France. J'avais deux ans. Il paraît que, par la suite, toutes ses tentatives pour me revoir restèrent vaines. (Le manque et l'outrance, p. 23)

Keltoum pourrait être une femme faible, comme toute femme algérienne. Mais, les mots qu'emploie Lamine, le demi-frère de Kenza, pour la décrire, mettent en valeur la force et le courage de cette femme différente de sa propre mère, une femme soumise et docile :

... Mais ma mère, elle, que t'a-t-elle fait ?

- ...

- Elle a pris la place de la tienne ? Elle ou une autre, qu'importe. Elles n'y sont pour rien dans l'histoire.

- Elles y sont pour beaucoup. Elles acceptent.

- *En tout cas pas ta mère ! Elle, elle s'est rebellée. Elle a décidé de partir, de tout quitter. Elle a choisi. Ce devait être une femme courageuse... La mienne est une victime et le restera comme beaucoup d'autres. Victime de toute une éducation et de l'ignorance, tu sais ça ! (L'Inespéré et le pire, p.33)*

En outre, la mère étant, du fait de son départ, liée à une ville, Kenza se trouve, inconsciemment, contrainte de choisir comme lieu d'exil Montpellier, ville refuge, ville mère, ville sur mer. Le projet s'élaborant après la rupture avec Yacef mais aussi après l'enterrement du frère d'un ami, elle donne une sorte de légitimité à ce voyage et à cette quête. Elle met ainsi des mots sur ce qu'elle ressent au plus profond d'elle-même depuis son enfance :

- *J'essaierai peut-être de retrouver une amie de ma mère. **Maintenant**, je veux savoir. Comment vivait-elle là-bas ? Comment était-elle ? Comment est-elle morte ? Est-ce que je lui manquais ? J'ai besoin de la construire pour me retrouver un peu. Pour supporter le reste.*

- *Tu n'as jamais essayé de savoir, **avant** ? Comment est-ce possible ?*

Je n'ai pas le courage de tenter une explication. De dire qu'avant de rencontrer l'amour, j'ai avancé tendue vers un seul but : un examen, un diplôme. Les uns après les autres, ceux-ci m'aidaient à occulter mes manques, mes complexités et la schizophrénie grandissante du pays. Dire que la découverte de l'amour m'a plongée dans l'urgence vitale d'y éteindre mes soifs. Dire qu'après les études, j'errais avec cet amour interdit, ne trouvant de stabilité que dans le travail. (pp.101-102).

Le projet de départ, qui couvait dans ma tête depuis la disparition de Yacef, s'est imposé à moi, tout à l'heure, dans la foule de l'enterrement. (Quand le savoir et le premier des exils, p.104)

Elle met ainsi, des mots sur ce qu'elle ressent au plus profond d'elle-même depuis son enfance et soulève toutes les préoccupations qui ont jusque là été tuées. Elle veut se reconstruire en reconstruisant la vie de la mère. Elle part ainsi sur ces traces et sur celles de sa propre vie, présente et future. C'est ainsi que, se trouvant à Montpellier, elle cherche avec une sorte de désespoir, jusque là feint, l'image de la mère sur le visage de toutes les Maghrébines qu'elle croise. Ne sachant à quoi pourrait ressembler Keltoum, elle a l'espoir qui, elle le sait, est vain de retrouver non pas l'amie de sa mère mais sa mère elle-même :

*Je mets du temps à comprendre la véritable nature de mon trouble. L'explication de cette pitié teintée de dérision qui m'étreint à leur apparition est ailleurs. Pour l'heure, la recherche de Zana Baki n'est qu'un leurre. **C'est qu'en chacune d'elles, j'ai le sentiment étrange de croiser un spectre de ma mère. Comme si elle était toujours là, ma mère, fantôme errant, en plusieurs exemplaires. Comme si elle déployait pour ma venue différentes silhouettes de l'absence.** Diverses esquisses d'un corps exilé. Je finis par m'avouer ça et mon cœur se serre. (Montpellier, p.120)*

Kenza, se crée une mère sur les visages de ces autres femmes. Elle croit que sa mère est là pour l'accueillir dans cette ville qui les a liées, l'une à l'autre, durant neuf mois, la ville qui a vu naître la fille et a vu mourir la mère. La ville où elle veut trouver un nouveau départ et un nouvel espoir. La ville qui lui donnera la mère par petits bouts et lui permettra ainsi de savoir :

(...) *Je veux juste savoir qui était ma mère. Comment elle a vécu. (Rêves de deux Sud)*

Les trois derniers chapitres du roman nous rapprochent de plus en plus de Keltoum. Kenza qui demande l'aide de Slim afin de retrouver Zana, est dirigée vers une autre Maghrébine qui lui raconte la mort de Keltoum. *Khalti* Aïcha commencera ainsi, par raconter la fin d'une vie, la mort tragique d'une femme qui a longtemps pleuré sa fille restée en Algérie. Aïcha la qualifie de « *Meskina* », la pauvre, car comme elle le dit: « *elle est morte. Y a longtemps et tristement* » (p.182). Le récit de la vie de la mère est fait en deux parties. Une première qui dit la tristesse de Keltoum et son désespoir à la perte de sa fille. La seconde qui relate les circonstances de la mort de la mère :

(...) *Ta mère a beaucoup souffert. Une femme très bien. Elle pensait à toi tout le temps. Elle pleurait et se lamentait : "Si j'avais su, je l'aurais volée la seule fois où j'ai pu la revoir. Elle avait deux ans. Mais je*

voulais faire les choses légalement". Ton père, il n'a jamais accepté qu'elle te revoie. Elle avait entrepris des démarches pour lui arracher ce droit. Il laissait traîner et ne se présentait jamais aux convocations. Elle projetait de t'enlever pour te garder définitivement. Mais quand elle allait à Oran, elle ne te trouvait pas. Il devait te cacher, ton père. (Des mots en paillettes, p.184)

Ces quelques phrases rassurent Kenza qui pensait être une enfant abandonnée et confirment aussi, ce qu'on lui avait raconté sur sa mère, durant son enfance. Elles constituent une première étape dans la construction de soi, car toute son enfance a été bâtie sur la base de l'abandon, du rejet. Le fait de ne pas avoir de mère la rabaisait en quelque sorte aux yeux des autres et la rendait fragile. Or, Kenza, qui a toujours combattu pour être traitée comme une personne à part entière, comme une fille, une femme capable de se faire une place dans la société. C'est pour cette raison, que le fait d'être orpheline constituait pour elle une sorte d'handicap, car elle se sentait fragile et fragilisée par cet abandon et plus tard par cette mort.

Dans la seconde partie, au moment où Aïcha reprend le récit, Kenza arrive enfin à mettre un visage et donner vie à la morte, à l'absente dont elle a toujours ignoré l'existence, en ce sens où elle se connaissait une mère, mais une mère fantôme, hors de toute présence réelle et matérielle :

- Je n'ai pas cessé de penser à toi, depuis tout à l'heure. Après coup, j'ai eu l'impression d'avoir eu la visite d'une revenante. Ta mère était même un peu plus jeune que toi lorsqu'elle est morte. Ça m'a fait bizarre.

*Bizarre. Car sa "revenante" vient à moi pour la première fois. Pour la première fois, cette étrange sensation qu'elle n'est plus un fantôme en déshérence dans les rues de Montpellier. Que les paroles d'Aïcha l'ont fait renaître en moi. **L'absente a maintenant mon visage et ma silhouette. Elle est une part morte dans ma vie. Et mon deuil se construit avec les mots d'autrui. Avec le poids de ses jamais, dépouilles des toujours** (p.201).*

« - Que dire de ta mère sinon sa mort ?

(...)

- Zana était partie pour Marseille depuis quelques jours. Elle a téléphoné plusieurs fois de suite à ta mère. Sans parvenir à la joindre. Keltoum ne s'absentait jamais. Son frère était mort depuis trois ou quatre ans déjà. Elle n'avait personne en France. Zana savait aussi dans quel état se trouvait son amie. Elle a abrégé son séjour. A son retour, elle est allée directement chez elle. Rien. Elle a appelé des voisins qui ont défoncé la porte. Couchée sur le côté, les mains jointes entre les cuisses et les genoux au menton, ta mère gisait dans une marre de sang. Elle était morte depuis deux ou trois jours. Mesquina, elle était tombée enceinte. C'est d'ailleurs pour cette raison que Zana était allée à Marseille chercher de l'aide.

(...)

- Par qui s'était-elle fait avorter ? Est-ce que vous le savez ?

- Non, on n'a rien su. Peut-être avait-elle fait ça toute seule avec une aiguille à tricoter. Zana le pense.

Les médecins qui ont vu son corps ont dit qu'elle avait l'utérus troué.

(...)

- Est-ce que vous savez qui était le père ?

- Moi, non. Zana, elle doit sans doute le savoir. Mais quelle importance ?

Ce qui m'importe c'est moins l'homme que ce qu'a pu éprouver ma mère pour lui. L'a-t-elle aimé, fût-ce quelques heures ? Je poserai cette question à Zana.

- Comment vivait-elle ?

- Comme toutes les femmes seules ici : le jour, ménage chez les français. Le soir, l'orgueil et l'amertume

dans la solitude... Pour les funérailles et le rapatriement du corps, la solidarité des femmes a joué,

certes. Mais la vérité est la vérité, Zana a déboursé la presque totalité des frais. (Des mots en paillettes,

pp. 201- 204)

La dernière partie de ce passage montre le désir de Kenza de créer et de trouver un autre lien avec la mère. Elle veut connaître son histoire d'amour avec celui qui l'a mise enceinte et qui, elle le suppose, l'a abandonnée, comme elle a été elle-même abandonnée par Yacef. C'est par conséquent, Zana Baki, l'amie de la mère qui lui contera cette histoire qu'a partagé Keltoum avec un officier français rentré d'Algérie, comme elle, mais pas pour les mêmes raisons. Mais cette histoire est liée à un autre élément qui constitue, une fois encore, un lien entre mère et

filles. La mer, cette eau qui a longtemps fasciné Kenza, ce désert de vagues qui l'a portée jusqu'à Montpellier pour retrouver celle qu'elle a perdue :

- *La première fois que j'ai vu ta mère, elle m'a parlé de la mer. Et c'est pareil pour toi. Tu n'as pas les mêmes mots pour la décrire, heureusement. N'empêche, c'est une troublante coïncidence.*

- *Qu'a-t-elle dit de la mer ?*

- *Qu'elle a failli être son tombeau mais qu'Allah ne l'a pas voulu.*

(...)

- *Pourquoi la mer a-t-elle failli être son tombeau ?*

- *Un jour, j'étais dans le train, en gare de Marseille, quand une femme est montée. Elle avait des yeux hagards et un bouquet de fleurs à la main. Le wagon était encore vide. Elle l'a traversé pour venir s'asseoir en face de moi. Tu vois ça, une femme de chez nous avec, pour tout bagage, un carré de tissu noué sur deux robes et des fleurs ? J'étais sidérée. Quand j'ai essayé de la questionner, elle s'est détournée vers la vitre et s'est mise à pleurer en silence. Durant tout le trajet, elle est restée comme ça : le regard vague, au-delà des paysages et du temps, le visage ruisselant de larmes. Je l'ai laissée pleurer en paix. Je sais le bien que font les larmes. Avant que le train n'entre en gare ici, je l'ai vue qui s'apprêtait à descendre. Je lui ai dit : "J'habite à Montpellier. Veux-tu venir chez moi ?" Elle m'a murmuré : "La mer a failli être mon tombeau mais Allah ne l'a pas voulu". J'ai réitéré mon invitation. Elle m'a observée longtemps à travers ses larmes et a répondu : "Oui, merci". Nous avons passé plus d'une semaine ensemble avant qu'elle ne fasse signe à son frère.*

(...)

- *Ton père t'a arrachée à ses bras. Le lendemain, elle a repris le bateau pour la France. Elle a dit qu'elle a vu Oran s'éloigner puis disparaître derrière une limite d'eau. Elle a dit que c'était comme si on l'avait coupée en deux. Elle a dit qu'elle entendait tes cris et tes pleurs couvrant le bruit des machines du bateau. Que la mer était calme. Calme comme la mort. Qu'elle, elle avait la tempête dans sa tête. Un vent noir et les hurlements du désespoir. Qu'elle ne se voyait pas atteindre l'autre rive sans toi. Elle a dit qu'elle est restée des heures comme ça, déchirée, fascinée par la sérénité des eaux bleues. Elle a dit que tout à coup, elle a eu l'impression que la mer se mettait à monter, monter vers elle et l'aspirait.*

(...)

- *Mais elle a eu une chance incroyable. Figure-toi que sur ce bateau, il y avait beaucoup de militaires français qui rentraient en France puisque l'Algérie venait de gagner son indépendance. Parmi eux, il se trouvait un nageur exceptionnel. A l'attitude de ta mère, cet homme avait compris qu'elle n'était pas bien. Il n'était pas loin lorsqu'elle a flanché. Sans attendre une seconde, l'homme a plongé. Il a pu la rattraper avant qu'elle ne se noie. Il lui a tenu tête hors de l'eau le temps que le navire ralentisse et envoie une chaloupe. S'il n'avait pas été aussi bon nageur, ta mère n'aurait pas survécu.*

(...)

- *Quand elle a repris connaissance, Keltoum était à la Timone, un hôpital de Marseille. Il faisait nuit. Elle a dit que lorsqu'elle a ouvert les yeux dans le noir, elle s'est crue morte, gisant au fond de la mer. Elle s'est mise à pleurer. Une infirmière est venue la rassurer et lui donner un calmant.*

« *Le lendemain matin, le militaire qui l'avait sauvée lui a rendu visite. Il avait des yeux couleur de la mer et il tenait un bouquet de fleurs à la main. Il lui a dit, en arabe, que la vie était belle et qu'elle, elle était jolie. Personne auparavant ne lui avait dit ça. Elle l'a cru.*

« *Dès qu'elle a été seule, elle a pris son baluchon et ses fleurs et elle s'est sauvée de l'hôpital. C'est ce matin-là que nous nous sommes rencontrés.*

« *Malgré ses souffrances, Keltoum aimait la vie. Et quand elle revenait du marché, son couffin s'ornait toujours d'un bouquet de fleurs. (Vers des ailleurs blancs, pp. 210-214)*

Ce long passage qui résume la vie de Keltoum, procure à Kenza une certaine paix intérieure et un apaisement certain, comme si connaître la vie de la mère équivalait à se connaître soi-même davantage. Elle crée par conséquent une certaine fusion entre elle et celle qui l'a mise au monde. Keltoum et Kenza Meslem ne font qu'une, du fait de leur ressemblance physique, mais surtout, de leur amour pour la mer qui les unit à un pays et à une ville :

Ma mère a une existence vraie maintenant. Je crois que je commence à l'aimer. Et ça, ça n'a pas de prix. (p. 215)

Vers des ailleurs blancs signe l'accomplissement et l'achèvement d'un roman, d'un être et d'une quête. Mais celui d'un rêve aussi : marcher sur les traces de la mère par le moyen des

souvenirs et de la parole, partager ses angoisses, ses rires et ses larmes, même si au fond cela reste des impressions. Ce dernier chapitre souligne aussi la réalisation d'un songe, celui où KENZA s'imagine marchant dans un désert de neige. Il y a ainsi continuité dans le roman, dont le fil conducteur est le désert : désert de sables, de vagues et de neige. Et comme chacun des deux premiers déserts est lié à un enfant : Alilou pour le sable, Slim pour la mer, il est à penser que l'héroïne, à son arrivée au Canada, trouve un troisième enfant qui lui aussi, l'amènera à rêver d'une meilleure vie :

Je regarde la mer. Pense à mère. Au désert et à Alilou. J'écoute le vent. Je n'arrive pas à manger. N'arrive pas à dormir. N'arrive pas à bouger. J'ai des brûlures à l'estomac. Et des crampes plus bas. Le vent brame sur les maux du Sud. Baratte la mer. M'emporte vers des ailleurs blancs. Loin de tout. J'ai mes embrouilles d'origines, embruns de liberté. (p.222)

Cette recherche de la mère et de soi aura duré cinq jours. Leur répartition sur ces cinq derniers chapitres est inégale, cela revient à l'ampleur des actions et des événements que contiennent les jours en question. Le jour 3, qui renvoie aux différents déplacements effectués par KENZA et qui se rapportent à la mère.

Nous aurons ainsi retracé la vie d'une femme seule qui, à défaut de se soumettre comme l'exige la tradition, s'est rebellée et a choisi l'exil à cette vie de recluse. D'une mère qui, sous la contrainte d'un mari pervers, a abandonné sa fille dont le souvenir l'a mené au suicide. Une mère qui n'envisage pas sa vie sans sa fille, mais qui du fait d'un avortement, du refus d'enfanter une nouvelle fois, meurt dans la solitude et la souffrance.

Le courage des femmes algériennes nous amène à parler de cette autre mère : Khadidja : « *la mère courage* » qui, elle aussi, a souffert du rejet, celui d'un mari et d'une famille. Khadidja constituera ainsi, notre prochain objet d'analyse et conclura la partie consacrée à la femme et par extension à Slim.

2. Khadidja : la mère courage

Petite maman, douce maman, maman patiente et résignée, maman douloureuse et pleine de courage ! Sais-tu seulement que ton Jeannot n'est pas sorti de tes jupes qu'il ne sera jamais guéri de son enfance et que, quoi qu'il fasse et où qu'il soit, tu es avec lui, non point comme une image fugitive qui traverse en éclair la mémoire, mais comme l'air qu'il respire et sans lequel il mourrait étouffé... Ma petite maman, tu es notre miracle secret, car malgré tous les travaux qui usent l'âme et le corps, Dieu t'a accordé la grâce la plus rare : sous les rides et sous les cheveux blancs, tu as gardé l'âme fraîche et une réserve de joie, comme une source sous les roches qui jaillit de tes yeux fatigués.

Nous pouvons rapporter ces propos à Slim qui voue une certaine vénération à sa mère Khadidja. D'ailleurs, les mots qu'utilise Slim pour la décrire portent la même empreinte, celle de l'amour, du respect et de la fierté :

(...) Moi, ma mère, elle est tout à la fois. Elle est extra, ma mère. (p.138).

Moi je m'en fous des autres femmes. Je te parle de ma mère. Elle est UNIQUE MA MÈRE. (p.139).

Elle est trop bonne, ma mère. (p.143).

(...) je prendrai le nom de MA MÈRE et la nationalité française. Je suis le fil d'une femme seule, moi. Et fier de l'être. (p.174).

Ma seule origine, c'est le ventre de ma mère. (p.175).

Elle a pas des idées tordues, ma mère. Elle a la GROSSE-GROSSE NOSTALGIE. Elle a mal à son pays, ma mère. (p.176).

Nous avons de ce fait le portrait d'une femme qui est, avant tout, une mère dans les yeux de ce fils qui, pour appuyer ses dires et leur donner plus de fidélité, conclut toujours par : « *Ma mère dit, si ma mère le dit* ». C'est donc, en elle qu'il puise ses mots, ses vérités et sa vision du monde. A travers elle, qu'il juge ce qui est bon et ce qui ne l'est pas. Car cette mère qui s'est

sacrifiée pour son fils, a subi le déni de sa famille pour lui, a travaillé durement pour que son fils soit fier de lui-même et de celle qui ne l'a jamais laissé dans le besoin

Mais tu sais, pour l'oseille, je l'accepte jamais de personne. Sauf de ma mère. (p. 145).

Kenza nous conforte dans cette vision de Khadidja, car elle nous dresse le tableau d'une femme qui porte les marques du dur labeur, mais aussi, celle de la paix intérieure et de l'accomplissement de soi :

Elle a la dignité de celles qui s'en sont sorties envers et contre tous. Et "proprement", comme en témoignent ses mains qu'elle brandit comme des étendards. Aucun dard ne semble torturer sa conscience. Elle a cette lassitude tranquille que procure le devoir accompli. Elle est fière de son fils. Le montre et le dit avec la même délectation que son follet lorsqu'il affirme qu'elle est "UNIQUE". Elle l'appelle "kahlouchi", "mon noiraud". Il dit "mima" ou "la vieille" avec un minois pétillant à croquer. A vous faire craquer. (pp.198-199)*

La mère et le fils sont très complices. Ils partagent cette fierté qui les différencie des autres immigrés qui vivent en France. La propreté de la cage d'escaliers, l'interphone, toutes ces petites choses renvoient à leur réussite ou plus exactement à la réussite de Khadidja. Cet immeuble est une extension de sa personne, sa victoire contre ce monde qui lui a été hostile, sa victoire en tant que femme abandonnée par son mari. Cette mère et son fils ne répondent pas aux critères dont semblent être affublés les immigrés. Les préjugés et stéréotypes de Kenza sont ainsi remis en question, à travers ces deux personnages qui ont réussi, comme Aïcha, à amalgamer les deux cultures occidentale et orientale :

Dans l'appartement règne un mélange d'ici et de là-bas. Et je renifle des arômes qui me mettent l'eau à la bouche. (p.199)

Ce roman est très marqué par la culture musulmane, car les prénoms des personnages, femmes surtout, font référence aux femmes du prophète. Comme pour Aïcha, Mokeddem choisit de donner le prénom d'une des femmes de Mohamed à cette figure féminine, Khadidja, première femme du prophète :

Khadidja : Prématurée, précoce.

Très répondeur chez les musulmans : première épouse de Mahomet, première femme adepte de l'Islam, elle l'a soutenu et cru en Lui.

Bien qu'étant contre le radicalisme religieux et l'intégrisme musulman, Mokeddem puise ses références dans la culture islamique modérée qui est, avant tout, une religion d'amour et de paix. Le fait d'introduire ces références dans un texte qui dénonce les barbaries commises au nom d'Allah, n'est pas fortuit. Cela montre qu'étant intellectuelle et femme libre, elle n'est pas ignorante dans les sujets de la religion et se l'approprie même. C'est le cas du personnage de Khadidja qui a sa propre philosophie en ce qui concerne les choses de la vie :

- (...) j'ai du porto. Une goutte de temps en temps ça fait du bien. Il y a longtemps, une amie portugaise m'en a apporté de son pays. Elle a été déçue quand je lui ai dit que je ne buvais pas l'alcool que j'en ai goûté. J'ai trouvé ça bon. Mais j'ai aussi du pastis pour les amis. Allah qui nous a créés ne peut pas nous punir d'aimer quelques bonnes choses de la vie. (pp.199-200).

Khadidja jouera aussi, un rôle dans la recherche de la mère. C'est elle qui dirigera Kenza vers Aïcha, elle qui la soutiendra lorsqu'elle apprend que sa mère est morte en avortant. Elle joue le rôle de mère de substitution en ces moments douloureux, comme l'a été Barbara Combes, la mère française qui renvoie aussi à la dédicace du roman :

- (...) *En fait, elle a été plus que ça. Pendant mon adolescence, elle était le seul adulte en qui j'avais confiance. Sa présence et sa compréhension m'aidaient beaucoup. Nous n'avons jamais perdu contact.* (p.111)

Aïcha, Zana, Khadidja et Barbara, constituent chacune à sa façon, une mère pour Kenza. Elles sont le reflet de l'amour, de la douceur et de la solidarité entre les femmes algériennes. Kenza et à travers elle Mokeddem, rend hommage à toutes ces femmes dans ce roman qui a pour autre objet, de leur donner la parole et faire entendre leur voix dans ce monde qui leur est encore hostile.

Au bout de sa quête, Kenza aura rencontré plusieurs figures féminines qui lui rappellent sa mère et l'aident à la connaître. Kenza lors de son départ se sent délivrée d'un poids, celui du doute et de l'ignorance.

Notes

- [1] Mokeddem, Malika, *Des rêves et des assassins*, Paris, Grasset, 1995.
- [2] Beauvoir (De), Simone, *Le deuxième sexe*, II, Paris, Gallimard, 1976 (1949), pp. 635-636.
- [3] Didier, Béatrice, *L'écriture-femme*, op.cit, p. 12.
- [4] Belaghoueg, Zoubida, "Le roman algérien 1990-2000", in *Algérie Littérature /Action*, Paris, Marsaédition, n°47-48, janvier-février, 2001, p.189.
- [5] C'est nous qui soulignons.
- [6] C'est nous qui soulignons.
- [7] C'est nous qui soulignons.
- [8] C'est nous qui soulignons
- [9] Ait Mensour Amrouche, Fadhma, *Histoire de ma vie*, Paris, Maspéro, 1968, p.17.
- [10] Dib, Fatiha, *Les prénoms arabes*, Paris, L'Harmattan, 1995, p.53.

Bibliographie

- Ait Mensour Amrouche, Fadhma, *Histoire de ma vie*, Paris, Maspéro, 1968.
- Belaghoued, Zoubida, « Le roman algérien 1990-2000 », in *Algérie Littérature / Action*, Paris, Marsa édition, n°47-48, janvier-février, 2001.
- Beauvoir (De), Simone, *Le deuxième sexe*, Tome 2, Paris, Gallimard, 1949.
- Dib, Fatiha, *Les prénoms arabes*, Paris, l'Harmattan, 1995.
- Didier, Béatrice, *L'écriture-femme*, Paris, P.U.F, 1981.
- Mokeddem, Malika, *Des rêves et des assassins*, Paris, Grasset, 1995.